P. P.
1000 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

147

21 septembre 2013
paraît quatre à six fois par an
vingt-ssptème année

«Strč prst skrz krk !»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Une vieille soupe dans de nouvelles casseroles

L'histoire par les nuls

COMME ils ont engendré l'*infotainment* (mélange creux d'information et de divertissement, cultivé au plus haut point sur Canal Plus), les médias audiovisuels ont donné naissance à l'*histotainment* (1). Les documentaires frénétiques de Daniel Costelle, les enquêtes remplies de fausses révélations façon Arte, ou encore l'actualité des têtes couronnées du passé à la sauce *people* à la manière de Stéphane Bern en font partie. S'y est ajouté récemment le *Métronome*, présenté et coproduit par Loràn Deutsch (2).

Cet acteur, né en 1975 du côté de la Basse-Normandie, est surtout connu pour son rôle inoubliable de l'interprète du roi burgonde dans la série *Kaamelott*. Son goût pour l'histoire serait antérieur, puisqu'il dit avoir été de longue date fasciné par le récit des grandes heures qui ont fait la France. *Métronome*, qui en raison de sa dimension franco-centrée, voire parisonombrilique, n'a guère franchi la barrière du Jura, est d'abord un livre (2009), puis une série TV, qui prétendent, au travers des stations du métro de la capitale, d'où ce titre étrange, raconter la véritable histoire française. Les médias et les pouvoirs publics se sont répandus en louanges à propos de ces productions, parées de l'éclat et des vertus de la nouveauté.

Les quatre épisodes sont envahis d'images flottantes à la façon des jeux vidéo, de reconstitutions numériques des bâtiments d'autrefois, agrémentées d'incrustations d'acteurs grimés et costumés (par exemple des Gaulois hurleurs, porteurs de bacchantes et de casques à cornes, que l'on retrouvera plus tard, tout aussi anachroniques, sur la tête des Vikings), sur un fond de musique envahissante. S'y superpose un mélange d'images de toutes périodes, avec un faible pour l'iconographie sulpicienne, et la présence permanente de M. Deutsch, guide-interprétateur qui prend son rôle très au sérieux.

On pourrait à la rigueur accepter l'emballage «show-business», et les gadgets technologiques si le contenu au moins était à la hauteur. Hélas, ces paillettes servent avant tout à masquer l'indigence du récit historique. Les connaissances récentes, les découvertes archéologiques, les interprétations aujourd'hui admises du passé plus ou moins lointain de Paris sont systématiquement ignorées, remplacées par d'antiques balivernes.

Trois jeunes chercheurs se sont donné pour but de traquer les impostures et les approximations de cette série, et de défendre, à l'inverse, la démarche des historiens, lente, pondérée et construite. Immédiatement surgit ici le spectre de la guerre des professionnels contre les amateurs, des blasés contre les passionnés, des raisonneurs contre les enthousiastes, de la capitale contre les provinces, débat aussi ancien que faux. Il ne s'agit pas de défendre les privilèges d'une corporation qui serait seule habilitée à dire le passé, ou encore de proclamer que la vérité ne prospère que dans les notes en bas de page et au fond des bibliographies, mais bien au contraire de reconnaître une vieille fripouille sous ses nouveaux atours didactico-numériques.

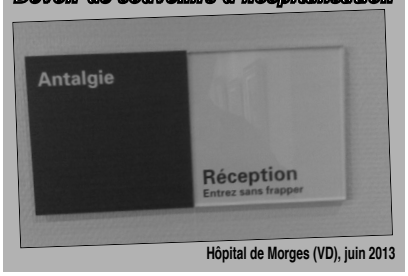
Mais où est donc Charlie Maurras?

Métronome prétend à la véracité. L'acteur-narrateur se dit *«passeur de patrimoine»*, car pour lui *«l'histoire de notre pays s'est arrêtée en 1793, à la mort de Louis XVI. Cet événement a marqué la fin de notre civilisation, on a coupé la tête à nos racines et depuis on les cherche.»* (*Le Figaro*, 5 mars 2011) C'est que, voyez-vous, Loràn Deutsch ne cache pas ses convictions royalistes, qui lui permettent de traiter en un seul épisode TV, sur quatre au total, toute l'histoire moderne et contemporaine. Ce digest, *«De Fran-*

(Suite en page 3)

«Les Français font partie avec les Anglais des deux pays qui ont une histoire fascinante.»
Stéphane Bern, interview à *Migros Magazine*, 27 mai 2013.

Devoir de souvenirs d'hospitalisation



Hôpital de Morges (VD), juin 2013

«Il y a en tout cas un préjugé, conforté par la mort tragique de Marie, auquel on peut tordre le cou.»
Fati Mansour, journaliste de tact, in *Le Temps*, 14 juin 2013

«Le pays se trouve aujourd'hui dans l'impasse. Laquelle a ouvert la voie aux plus grandes mobilisations depuis l'éviction du président Fernando Collor de Mello en 1992.»
Christophe Koessler, éditorialiste, in *Le Courrier*, 19 juin 2013

«Mais il se trouve que cette catégorie de la population, jeune et précaire, est particulièrement représentée dans le phénomène migratoire – tout comme le sexe masculin, dont la stature dépasse régulièrement 175 centimètres.»
Pauline Cancela, journaliste très éloignée des réalités, in *Le Courrier*, 18 mai 2013

«Et surtout ses problèmes de dos semblent derrière lui.»
Pierre-Alain Dupertuis, qui s'échine, supra RTS1, 12 août 2013, vers 19h50

«Les végétariens présenteraient ainsi 12 % de moins de risques de mourir que les carnivores, selon les conclusions d'une récente étude…»
Stéphanie Casarin et Geneviève Ruiz, en pleine forme, in *L'Hebdo*, 29 août 2013

«Finalement, ça mange pas de pain, une journée végétarienne à l'école ?»
Nadine Haltiner, métaphoriste de forum, supra RTS-La Première, 7 août 2013

«Ne pas choisir quelqu'un du sérail, ça aurait été prendre un virage à 360° de la part du conseil et changer complètement l'image du festival.»
Mathieu Jaton, directeur du Montreux Jazz Festival, supra RTS1, 28 juillet 2013

«L'ancien dépôt de glace de Vevey a fait long feu.»
David Geniillard, localier enflammé, in *24 Heures*, 30 août 2013

Le PPP est de retour (hors concours)

«Les relations entre un homme et sa monture sont semblables à celles d'un homme et d'une femme : on sert d'abord avant d'être servi.»
Président Philippe Pidoux, in *Le Matin Dimanche*, 18 août 2013

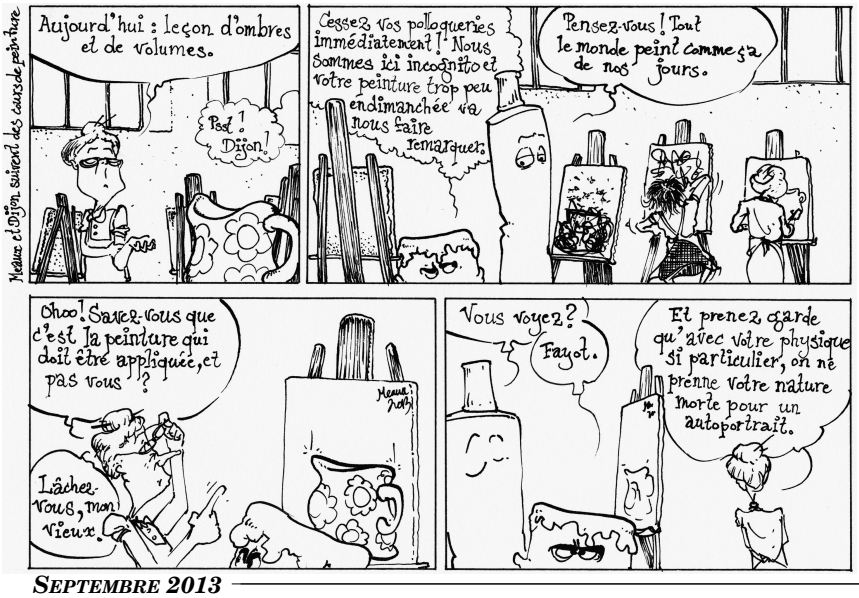
LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1000 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Alain Freudiger
Oncle Maggi
Jean-Jacques Marmier
Gil Meyer
Henry Meyer
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Josette Suillot
Igor Texte
Marcelin Switch

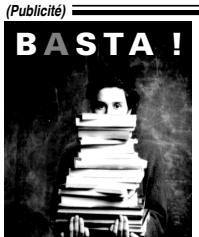
[Rappelons qu'après avoir été consacré par le Champignac d'Or 1990, Philippe Pidoux, alors conseiller d'État radicalement vaudois, a été exclu de cette compétition, pour laquelle il faisait constamment preuve de dispositions hors normes. Une institution spéciale a alors été créée, le Centre d'Étude de la Pensée Politique, Positive et Phynancière du Président Philippe Pidoux, qui a eu l'honneur de publier deux recueils de ses œuvres. Les *Citations du Président Philippe Pidoux* et les *Essais pidosophiques* sont encore disponibles sur notre site www.distinction.ch.]

Est-ce possible ? Saison une – épisode quatre (à suivre) **par Charles Chopin**



Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué: Frs 25.- par an, c'est donné !

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne, Tél./fax/rép.: 691 39 37 / E-mail : dorigny@librairiebasta.ch Ouvertures : LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Un journal bien déférent

Vous m'avez fait l'honneur d'une lettre ouverte dans votre dernière édition, et je vous en sais gré.

Au cœur de cette correspondance publique, une affichette de *La Liberté* qui disait: *«Déroutant: elle échange avec les animaux»*. Après avoir lu distraitement «dégoûtant» au lieu de «déroutant» (ce qui vous a logiquement plongé dans la perplexité quant aux relations du journal avec le caniveau), vous vous demandez si, finalement, cette affichette *«était aussi innocente que ça»* et si vous n'étiez pas *«tombé dans un piège savamment préparé pour un lundi matin de frustrés»*… Puis-je vous rassurer? Il n'y avait ni lard ni cochon dans cette formulation, mais un fait, en l'occurrence l'histoire d'une vétérinaire et homéopathe qui, comme vous le relevez, a développé une méthode de communication avec les animaux. Pourquoi parler d'«échange»? Parce qu'il n'y a pas d'autre verbe, à ma connaissance, pour évoquer une communication non-verbale (du côté animal). Mon fidèle *Petit Robert*, sous «échanger», ne renvoie à aucune allusion grivoise, soit dit en passant. Il faut descendre un peu pour trouver «échangisme»…

Impliqué dans un procès en cochonnerie à la suite d'un malentendu (un malvu, plutôt, mais ça ne se dit pas, non?), je plaide donc la bonne foi, l'innocence totale et l'absence de tout message subliminal dans cette misérable affichette qui ne cédait même pas à la vilenie commerciale. Mais je me réjouis si, par un effet d'optique sur un lecteur ensommeillé, elle a réveillé une libido endormie. Et je me félicite qu'un trouble oculaire vaille à *La Liberté* une citation à l'ordre de la *Distinction* qui a autant de valeur, à mes yeux, que l'érection d'une statue de Bartholdi.

Louis Ruffieux,
rédacteur en chef
de *La Liberté*, à Fribourg

Une feuille qui se dit de référence

Cupides et dénués de principes comme vous l'êtes, vous avez certainement intrigué de la pire des manières auprès du Grand Capital pour obtenir que, depuis quelques mois, *Le Temps* reprenne chaque semaine une candidature au Grand Prix du Maire de Champignac.

Vous voilà bernés comme vous le méritez. Au lieu de reproduire servilement vos petits collages de citations, le quotidien genevois à vocation nationale est parvenu à inventer le champignacisme des champignacismes: *«Micheline Calmy-Rey ancienne conseillère fédérale, (À qui nous avons attribué la semaine dernière, par mégarde, la perle de Christine Savioz dans* Le Nouvelliste *du 24 mai 2013: "La décision de se faire enlever ses deux seins, pour prévenir la maladie, est à double tranchant."»* (éd. du 3.09.2013)

Bien fait pour vous!

Ramon Mercato,
trader anticapitaliste,
à Londres

Le coin de lA broutille de service

L'héliciculteur

Le diable, qui ne se déplace que vers l'avant, laisse derrière lui une trace brillante de détails qu'il sécrète pour mieux glisser sur nos aspérités. L'ange rampant a conscience de notre aspiration au dépassement, et il nous séduit par l'imitation de la vitesse, nous faisant accélérer dans d'hyperboliques virages où nous nous étourdissons, croyant un instant que ce sont nos cheveux qui soulèvent le vent. Juste avant de dégorger nos illusions.

Je suis héliciculteur. Cultivateur d'escargots, quoi. C'est un métier en perte de vitesse, et les affaires tournent au ralenti. Rien d'étonnant me direz-vous, mais je suis assez peu réceptif à l'ironie, ces temps. Je tourne comme une hélice toute la journée pour m'occuper de mes protégés, et je dois en sus trouver de nouveaux débouchés commerciaux, alors, les plaisanteries, ce sera pour plus tard. C'est ma femme qui m'a rappelé que toute solution repose dans l'innovation. Oh, je vous entends déjà: «La nouveauté n'existe pas, il n'y a que des redécouvertes, adaptées aux circonstances du jour.» Le nom que je donne aux tentatives pour m'en sortir n'est pas le problème, ou bien? Ouvrir un site de paris en ligne, c'était l'idée. Mais parier sur quoi? J'ai d'abord pensé à des combats d'escargots – mais non, trop violent. Des courses d'escargots, il suffisait d'y penser. Et j'ai construit un champ de course, installé les caméras et créé un site internet. Le problème, c'est que les courses duraient trop longtemps (même la *formule sprint*) et ne contenaient pas suffisamment de retournements de situation: elles n'étaient pas assez spectaculaires en somme, et les parieurs sont rapidement allés voir ailleurs s'ils y étaient. J'ai essayé de faire des courses d'escargots dopés, un peu plus attrayantes c'est vrai, mais après quelques décès de bêtes en compétition, la responsable locale de la protection des animaux m'a aimablement conseillé de mettre un terme à cette boucherie. J'ai ensuite tout essayé je crois, des séminaires pour managers stressés (mais ils m'énervaient, avec leurs questions de rendement et de marge commerciale), au massage facial aux escargots vivants (ça aurait pu marcher, si les gens n'avaient pas tellement d'a priori). Bref.

Tant de persévérance couronnée seulement de stérilité m'a lassé, et conduit à admettre la vanité de vouloir faire fortune, particulièrement avec des mollusques. Je n'ai conservé que le cheptel nécessaire à la consommation de notre couple, et créé une verrière pour nos spécimens préférés, dans laquelle nous lisons, le soir, entourés de gastéropodes qui grimpent aux vitres et dessinent des constellations vivantes sur les fenêtres. Puis j'ai repris mon ancienne activité de cheminot, retrouvant la cadence et les collègues sans illusion, mais aisément. Surtout, le temps de relire Vincenot était à nouveau accessible. La vie était redevenue à peu près normale; mais jour après jour, semaine après semaine, grandissait lentement en moi une interrogation étonnée: Comment en étais-je arrivé là? Comment n'avais-je pu voir dans les escargots que des objets commerciaux? Après m'être rassasié de lectures durant des mois, je suis retourné marcher dans les bocages, plongeant dans l'océan végétal des vies minuscules, si proches et si lointaines. «Qu'est-ce qui me sépare vraiment de cette mésange sur sa branche?» me demandais-je. La distance réelle entre nous n'est pas physique, je m'en rendais compte. Qu'est-ce qui m'avait alors tant éloigné des escargots? Mon épouse concevait mon questionnement, mais ne comprenait pas que je ne trouve pas la réponse. Un jour toutefois, une clé a tourné dans mes cogitations, ouvrant la porte légère du discernement. Ça ne tenait à rien, une broutille, un changement de point de vue aussi simple que de passer d'un appui sur le pied droit à un appui sur le pied gauche. J'ai compris que l'énigme spiralée qui semblait squatter en moi était en réalité la demeure de mon esprit. Cette question en forme de colimaçon m'hébergeait, et non l'inverse. La lenteur est la maison de la pensée – pourquoi vivre alors en vendant les domiciles d'autrui?

lA broutille

Devoir de souvenirs de vacances

Poschiavo (GR), été 2013

À nos braves et fidèles abonnés

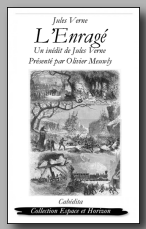
Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.

Les lecteurs qui arrivent au bout de leur pensum cette année et qui désirent pourtant renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.

Une fois encore, le tarif reste inchangé: Frs 25.– par année (4 à 6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.

Merci de votre attention
Le service des abonnements

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, le prétendu manuscrit trouvé à Nantes, *L'Enragé, un inédit de Jules Verne*, présenté par Olivier Meuwly et publié par Cabédita, était une imposture, dont l'invraisemblance n'a pas échappé à la sagacité de nombreux lecteurs. Les anachronismes le disputaient aux sous-entendus politiques les plus ineptes, comme cette idée qu'un radical vaudois aurait pu être autrefois à la tête d'une conjuration destinée à renverser l'État.

LES ÉLUS LUS (CXVIII)

Hématocratie

Dans ces montagnes reculées, aux confins du pays, le Comte vivotait. Il était sûr de son pouvoir de purification, mais les fiers et rudes indigènes s'en moquaient, brandissaient des crucifix sur son passage

et lui jetaient des gousses d'ail. Il devait se contenter de pauvres idiots complaisants dont il ne tirait que de faibles satisfactions. C'était d'autant plus frustrant que la plupart d'entre eux se laissaient mourir ensuite plutôt que d'assouvir le désir dont il leur avait fait don. Parfois le Comte doutait, mais sa robuste constitution l'empêchait de sombrer et il reprenait sa quête. Toutefois, un jour qu'il désespérait de trouver l'âme sœur bihebdomadaire nécessaire à sa survie, il perdit la tête et s'empara d'un notable par la force. Recherché pour voie de fait, il dut se cacher jusqu'à ce qu'il pût s'enfuir à la faveur d'une nuit sans lune.

Il fut retrouvé évanoui et exsangue au milieu d'un champ de betteraves. Avec ses sauveurs, d'humbles et riches paysans, comme ils aimaient à se définir, il alla de surprise en surprise. Il apprit d'abord qu'eux-mêmes faisaient partie des cœurs purs. Ensuite qu'ils n'avaient pas besoin de s'en cacher et qu'il arrivait même en plaine que des gens demandassent spontanément à être initiés. Et, pour couronner le tout, on lui assura que nul n'y possédait de crucifix et que les gousses d'ail n'étaient utilisées que comme condiment, et encore, après qu'on leur eut retiré le germe. Il pensa un moment qu'il était au paradis. Pourtant il se rendit bien vite compte que les adeptes du village se régénéraient entre eux pour éliminer tout corps étranger et ne cherchaient pas à élargir le nombre d'élus. Il se promit de lutter contre cette forme abâtardie de prophylaxie. Sitôt remis, grâce aux efforts transfusionnels de toute la famille, il le reconnaissait bien volontiers, il partit pour la capitale.

Son énergie y fit des miracles. Il arrivait à initier des dizaines de candidats par jour. Si bien que la tendance missionnaire de l'Union Hématocratique Populaire s'imposa très rapidement. Et bien sûr il fut porté triomphalement à la tête du parti.

Alors qu'il pensait que les cœurs purs, vaccinés contre toute contamination étrangère, ne pouvaient éprouver de mauvais sentiments, il dut cependant admettre que c'était par jalousie que des membres de son propre parti commençaient à mettre en doute ses capacités purificatrices. Un certain Rhésus, facteur de son état, qu'il avait pourtant initié personnellement, ne prétendait-il pas que tous les purs étaient purs mais qu'il y en avait de plus purs que d'autres, et que le président n'était peut-être pas le donneur universel que l'on croyait? Devant tant de mauvaise foi, il ne perdit pas son sang-froid. Il décida de quitter la tête du parti dont il n'était plus sûr de pouvoir assurer l'unité. Il n'aurait que plus de temps à consacrer au grand plaisir de prêcher la pureté et à l'intense satisfaction de l'administrer.

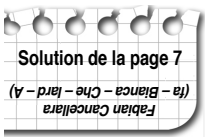
C'est ainsi que le Comte s'adressa à la presse: *«J'abandonne la tâche dans laquelle je peux le moins valoriser mes compétences.»* Et d'ajouter avec un large sourire qui dévoila ses canines: *«J'ai analysé la pyramide du plaisir de ce que je peux faire en politique et ma conclusion, c'est que c'était le poste à lâcher.»*

M. R.-G.

ÉLU LU
Le député au Grand Conseil vaudois Claude-Alain Voiblet, in *La Liberté*, 10 août 2013

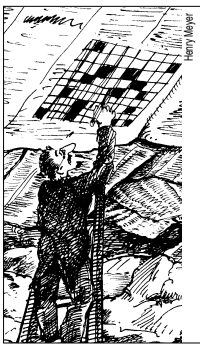
Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

Rébus de la société



Solution de la page 7

Fabian Cancellara
(fa – Bianca – Che – lard – A)



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Bachar El Assad – 2. échelle – iode – 3. Ioir - vive – lof – 4. luminosité – pi – 5. aplatoyés – mata – 6. sinus – serin – 7. raté – marmot – 8. énergétiens.

De haut en bas
1. Bellatre – 2. à-coup – an – 3. chimiste – 4. héritier – 5. AV – non – 6. revoyure – 7. élises – 8. Levis – mi – 9. et - sac – 10. si – émeri – 11. sol – arme – 12. adoption – 13. défiants.

Une vieille soupe dans de nouvelles casseroles

L'histoire par les nuls

(Suite de la page 1)

çois Ier à Charles de Gaulle», réduit la Révolution à la prise de Bastille et le XXe siècle à l'histoire des Champs-Élysées. L'essentiel de la série tient en préjugés (Notre-Dame, *«la plus belle cathédrale d'Occident»),* en équations simplistes (royauté = religion, unique bien entendu), en fétichisme magique monarcho-catholique (les miracles, les messages divins de la légende royale sont pris au premier degré). Deutsch chuchote comme un dévot lors de sa visite à la basilique de Saint-Denis où *«tout est calme, apaisé et l'on peut tranquillement rêver à tout ce qui fait la grandeur de notre patrimoine.»* Les commentaires, le plus souvent téléologiques, baignent dans l'obsession de la continuité lignagère: la monarchie, la nation, la capitale se perpétuent au fil des millénaires, et le quartier de la Défense se relie finalement à l'oppidum des Parisii, du côté de Nanterre.

Une telle sélection orientée ne s'opère pas seulement sur les sujets «chauds» comme la Collaboration (Deutsch a cosigné un livre bien indulgent sur le Paris de Céline), les combats de Vendée (mythique «génocide français», qui aurait exterminé plus que le total de la population régionale), ou encore la Commune, mais également sur les sujets qu'on croirait refroidis comme le haut Moyen Âge.

Bref, des moyens financiers considérables (dont le battage médiatique assure le retour sur investissement) sont mobilisés pour répéter les vieux mythes contre-révolutionnaires nés dès la fin du XVIIIe, et ressassés pendant un demi-siècle par l'Action française. À aucun moment n'est pris en compte le mécanisme de l'invention de la tradition, et des retouches profondes qu'elle apporte au passé. À sa manière de spectacle de bateleur, *Métronome* se rattache à la foire aux monstres que fut le sarkozysme culturalo-historique. Ce fatras discursif consista surtout à chiper des références à droite et à gauche, à brouiller les récits antagoniques pour finalement chercher à institutionnaliser de vieilles lunes comme l'«Identité nationale» ou la mort-née Maison de l'Histoire de France.

Les auteurs des *Historiens de garde* annoncent quant à eux leur intention de réfléchir au sens de l'enseignement de l'histoire à notre époque. Il conviendrait en effet ne pas seulement pourfendre les mythes, mais aussi de les expliquer; de mettre en exergue sans sombrer dans le légendaire des personnages significatifs, positifs ou négatifs; et surtout de faire comprendre comment se construit le savoir historique. Quelques procès d'intention et amalgames, un titre inutilement combattant, donnant dans la posture plus que dans l'analyse, gâchent un peu ce projet, qui aurait mérité d'être approfondi. Une analogie avec le sort des physiciens et des biologistes ouvre une piste: le «créationnisme historique» auquel on a ici affaire nécessite de développer la vulgarisation, de trouver des médiations, de partir à la rencontre du public, de montrer le travail, même si les politiques préféreront toujours s'afficher aux côtés des vedettes de cinéma.

C. S.

William Blanc, Aurore Chéry & Christophe Naudin
Les historiens de garde
Inculte, 2013, 253 p., Frs 24.70

1) Notion formulée par l'historien allemand W. Hardtwig, et reprise par le médiéviste Nicolas Offenstadt dans la préface à l'ouvrage ici présenté.

2) Suivant l'orthographe magyare, on devrait écrire *Lóránt*, mais comme il s'appelle en réalité Laszlo –*László*– et que les médias français ignorent l'existence de caractères accentués dans d'autres graphies que la leur, va pour Loránt.

Autocollant trouvé en Bourgogne (avril 2013). Islamophobie galopante, reprise d'un événement surchargé de significations, mise en accusation d'un complot indéfini («ils»): en France, l'histoire médiévale attise encore les passions. Passant de l'histoire à la pratique politique, le mouvement des «Identitaires» a occupé la mosquée de Poitiers en octobre 2012.

Les beaux métiers

Ça va scier!

DEUX mots sur l'auteur? Ça va être court: il est inconnu au bataillon; ce récit est anonyme. En revanche, Pierre Gripari qui en a rédigé la présentation, et qui dit regretter de ne pas en être l'auteur, est connu même des enfants, avec ses *Contes de la rue Broca*.

Mais, en fouinant un peu, on découvre que Gripari n'a pas été qu'un auteur rigolo: stalinien jusqu'en 1956, il fraie par la suite avec l'extrême droite (Europe-Action et GRECE), et se voit bien entendu soupçonné d'antisémitisme (1).

Et voilà, le mal est fait. Comment parler «innocemment» de ce livre maintenant?

Pourtant, je l'avais dévoré: surprenant, un style et un ton qui accrochent, qui tiennent le lecteur, comme un copeau de bois peut s'agripper à un pull en laine. Je maintiens: un excellent récit, atypique, que les éditions Héros-Limite ont eu le mérite de rééditer.

«Pressurot est un salaud»

Dans les années cinquante, un jeune bourgeois de 19 ans est contraint de subvenir à ses besoins pendant deux ans. Il est costaud; il est embauché dans une scierie.

Pressurot, le bien nommé, le patron, impose des cadences épouvantables aux ouvriers. Le travail est exténuant et dangereux. En hiver, il gèle dans l'atelier; en été celui-ci se transforme en une infernale fournaise. Ce n'est pas auprès de ses collègues, bien au contraire, eux qui croupissent dans un état présyndical, que le jeune homme peut espérer un soutien. Dans la scierie, c'est la soumission, la rivalité, la bêtise et l'isolement qui règnent, et l'étudiant de bonne famille est pour les rudes prolos rudoyés une cible toute désignée, dont on attend le premier signe de faiblesse, le premier faux pas –l'accident.

«Ce sang sur les copeaux, ça fait beau»

Mais le jeune homme est costaud, fort costaud, dur au mal et, surtout, il ne craint pas l'affrontement: fier, méchant, cruel, cruel et patient comme la scie circulaire qui attend le doigt ou la main.

«Je ne sais si, en acceptant cet horaire, je n'ai pas présumé de mes forces. C'est vraiment trop abrutissant. Je n'en peux plus. La chaleur est maintenant trop forte, nous sommes au mois de juin, la sciure et la sueur se collent sur les visages. Quand je passe près de Bibi [l'ennemi juré], *je vois son regard fixe, ses traits tirés, il a l'air d'un somnambule à sa raboteuse* (…). *Je sens que le malheur approche. Je me garde bien de le prévenir.* (…) *J'entends un bruit sourd* (…). *Je tourne la tête et je vois Bibi, évanoui, allongé sur le dos au milieu des copeaux. Le médius de sa main droite, ouverte sur les fines pelures de bois, laisse échapper un gros filet de sang. Ce sang sur les copeaux, ça fait beau.»*

On voit donc que le travail manuel dans des conditions extrêmes n'amène pas spontanément à des sentiments d'entraide et de solidarité; tout au moins dans la vision quelque peu cynique et misanthrope de l'auteur. Céline n'est pas loin, comme dans l'emploi d'argot et de jurons, de verbe qui fulgure, en rythme comme le marteau qui s'abat sur la tête du clou.

La méchanceté lave plus blanc

Comme chez Céline, le populo est l'objet de mépris, de condescendance, de sympathie et d'empathie tout à la fois, ici surtout lorsqu'on s'est éloigné de la condition de scieur: *«Il m'en reste un immense respect pour le travailleur, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse.»*

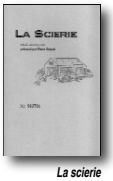
Cette phrase qui se trouve dans la conclusion du narrateur ne mange pas de pain, ni noir, ni blanc, et tombe au final comme un remords dans la soupe au gruau.

Gripari conclut sa présentation d'autre manière: *«Vivent donc les méchants qui ne se camouflent pas, les lucides, les honnêtes! ceux qui ne font pas semblant de larmoyer sur leurs victimes, les méchants au cœur pur, car à défaut du royaume des cieux leur appartient, ce qui vaut bien plus, le royaume de la qualité littéraire!»*

Conclusion gentille: à la lectrice et au lecteur de prendre le texte au niveau qui lui plaît, car au bout du compte subsiste un petit bijou de littérature.

Conclusion moins gentille: à nous reste cette délicieuse quoique rugueuse littérature, dont on se régale; et si l'auteur et le présentateur sont claqués, cela ne nous fait pas pleurer –aucune larme dans la sciure.

C. P.



La scierie
Récit anonyme, présenté par Pierre Gripari
Héros-Limite, 2013, 141 p., Frs 22.–

1) Son premier éditeur, qui a également publié *La scierie*, Vladimir Dimitrijević, le défendit: *«Son racisme est une affabulation malveillante. Simplement, il n'aimait pas les juges, les rabbins et les prêtres. Cet homme tolérant ne tolérait pas l'intolérance religieuse, qu'il associait aux doctrines monothéistes.»* (Vladimir Dimitrijević, «Ah, tu crois, tu crois!», in *Pierre Gripari*, Coll. Les Dossiers H, L'Âge d'Homme, 2001). Autre surprise, dans le même article on découvre que l'auteur anonyme est le frère de Gripari…

Devoir de souvenirs de vacances

Semur-en-Auxois (Bourgogne), avril 2013

Baisse de niveau

La grande correction
Un projet pour l'arc lémanique
Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2013, 345 p., Frs 53.–

Enfin quelques esprits bien formés se sont décidés à s'attaquer frontalement aux difficultés qui minent la Suisse occidentale et auxquelles des autorités pusillanimes n'ont jusqu'à maintenant apporté que des réponses fragmentaires et dépareillées. Il était temps!

Comment résoudre d'un coup, un seul, la crise du logement qui sévit d'Hermance à Saint-Gingolph en passant par Préverenges et Lausanne, atténuer le déficit des finances communales, faire respecter le principe de l'accès aux rives du Léman, trouver une solution à la traversée de la rade à Genève, améliorer les conditions de transport des travailleurs frontaliers?

Un groupe d'ingénieurs et de spécialistes en hydrogéologie a imaginé une solution d'une simplicité audacieuse: abaisser de vingt mètres le niveau du lac. Cette correction des eaux, suivie d'une municipalisation immédiate des terres ainsi gagnées, permettrait d'entamer aussitôt un vaste programme de constructions, générateur d'emplois et de rentrées fiscales.

Aucun incident diplomatique n'est à craindre, car la France gagnerait également de nouveaux territoires lors de cette annexion sans modification de frontière. Les divers avantages sont détaillés dans cet épais volume, comme cette autoroute directe entre Genève et Verbier/Crans-Montana par la rive sud. Les ports de plaisance, désormais en pleine terre, seraient à l'abri des tempêtes, et il suffirait, comme à Venise, de curer régulièrement les chenaux d'accès pour les maintenir en activité. En raison de la profondeur des eaux du Haut-Lac, le château de Chillon apparaîtrait comme un nid d'aigle, ce qui augmenterait encore son attractivité touristique. *(J.-F. B.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Chariot à plateaux du zoo Dählhölzli, Berne (BE), été 2013

Offrez LA DISTINCTION
à votre parentèle, à vos proches, à vos supérieurs, à vos subalternes, à vos amis, à vos ennemis: Frs 12.50 pour une année

Un roman, qui trouble

Julian Barnes
Une fille, qui danse
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin
Mercure de France, novembre 2012, 193 p., Frs 30.80

Les présentations seront inutiles. Julian Barnes est l'un des auteurs anglais vivants parmi les plus renommés. *The sense of an ending*, aux significations ambiguës et difficilement traduisibles, couronné du prestigieux Mann Booker Prize, aura son équivalent français avec *Une fille, qui danse*. Comme elle est jolie cette virgule! Il faudra attendre plus d'une centaine de pages pour saisir l'explication du titre donné à ce bref roman écrit à la première personne.

La soixantaine atteinte, Tony Webster, retraité, divorcé, père attentionné sans réciproque, vit de façon morne. Il se souvient. Le roman s'ouvre sur une succession d'épisodes brefs, sans liens apparents les uns avec les autres. Tout compte fait, *«nous vivons dans le temps –il nous tient et nous façonne–, mais je n'ai jamais eu l'impression de bien le comprendre.»* Le narrateur nous entraîne dans sa tentative de reconnaissance de ce qu'il a pu être, faire, omis de faire.

Adolescent dans les années soixante, une époque où *«les choses étaient plus simples: moins d'argent, pas de gadgets électroniques, peu de tyrannie de la mode, pas de petites amies. Il n'y avait rien pour nous distraire de notre devoir humain et filial qui était d'étudier, d'utiliser les qualifications obtenues pour trouver un emploi, et puis d'adopter un mode de vie d'un inoffensif mais plus grand raffinement que celui de nos parents, qui approuveraient, tout en le comparant à celui de leur propre jeunesse, qui avait été plus simple, et donc supérieur.»* Le darwinisme social est en œuvre pour Tony et sa petite bande de copains, tous issus de la classe moyenne et se piquant, chacun à sa manière, de philosophie. Quand, c'est inévitable sur le plan romanesque, surgit un nouveau venu, Adrian. Rapidement intégré à la bande, car il brise les certitudes de nos philosophes autoproclamés. Parmi les certitudes brisées figure celle-ci, qui n'est pas des moindres. Adrian chipera à Tony sa petite amie Veronica, si difficilement conquise, pourtant. Peu de temps après, Adrian se donnera la mort. Filent les décennies.

Reste à comprendre ce qui conduit le narrateur, *«parvenu à la relative sérénité d'un homme pacifique, et même paisible»* à plonger et à nous plonger dans son plus ancien passé. La raison en est la lettre d'un notaire lui annonçant que la mère de Veronica, qu'il n'avait vue qu'une seule et unique fois, lors d'un week-end dans la cossue propriété familiale durant lequel elle avait mis en garde Tony contre sa fille, lui léguait, on se demande bien pourquoi, un modeste héritage, ainsi, surtout, que le journal tenu par son alors rival méconnu, Adrian. Le héros se rue sur ses souvenirs, utilise tous les moyens possibles, y compris les conseils de son ex-épouse, avec qui il a conservé des relations empreintes de complicité moqueuse. Mettre la main sur le journal qui lui revient par testament suppose de retrouver celle qui est censée le détenir, Veronica.

La rencontre, non sans mal, par les grâces de l'Internet, aura lieu, lors de multiples épisodes, imprécis, énigmatiques aussi. Le journal d'Adrian ne lui est donné que par bribes. Tony en vient à douter de tout, de sa jeunesse perdue, de son divorce qu'il croyait bien vécu. Veronica serait-elle une manipulatrice? Son ancienne épouse tout autant? *«Finalement je me suis dit: bon, alors tu ressens de la culpabilité envers ton ex-femme, qui a divorcé de toi il y a vingt ans, et de l'excitation envers une ancienne petite amie que tu n'as pas revue depuis quarante ans… Qui a dit qu'il n'y avait pas de surprise dans la vie?»*

Le trouble, celui de la mémoire, celui des destinées individuelles, habite *Une fille, qui danse*. Un trouble qui ne sera pas dissipé par une chute romanesque du plus grand effet. Il est d'usage de déconseiller de commencer un roman par sa fin dès lors qu'elle est inattendue et vertigineuse. Conservons les usages, non sans nous demander si Julian Barnes n'aura pas échafaudé son livre en partant d'un dénouement, aussi dérangeant que, rétrospectivement, somme toute humainement logique. L'écrivain fait ce qui bon lui semble. Le lecteur se délectera de cette histoire traversée par la métaphore du mascaret. *(G. M.)*

Fiches de cuisine littéraire

Comment écrire un roman sur la guerre de 14-18

1. Multiplier les vieux synonymes oubliés: presse pour foule, motion pour mouvement, lai pour rouleau de papier peint, etc.
2. Recopier, dans un catalogue Manufrance d'époque, les marques et les caractéristiques de toutes sortes d'objets de la vie quotidienne: appareil photo, couteau de poche, avion, etc.
3. Remplir les pages de listes de toutes sortes: sortes de bois, types de tissus, formes de souliers, jeux de société, tenues et uniformes, figures de voltige aérienne, etc. (Penser à se munir d'un dictionnaire encyclopédique).
4. Reprendre dans un ou deux albums de Tardi les éléments historiques indispensables: la guerre qui sera courte (rire *a posteriori* des prophètes de comptoir), la fiancée abandonnée, les rats de tranchée, les shrapnels, l'alcool distribué à flots, l'automutilation, la douleur fantôme du membre absent, le profiteur de guerre, le tribunal militaire, etc.
5. Terminer abruptement en 128 pages (norme pour l'imprimerie) sans se soucier le moins du monde de l'état des personnages ou d'une quelconque intrigue.
6. Se trouver sur les étals et dans les gondoles avant le 28 juin 2014. *(I. T.)*

Jean Echenoz, ***14****, Minuit, 2012, 124 p., Frs 11.80*

Petits Mickeys et grands principes

Griffo, Malfati, Bajram & Mangin
Abymes
Dupuis, 2013, 3 vol., Frs 23.20 l'un

Ce triptyque repose sur une idée séduisante: la mise en abyme d'un auteur dans son œuvre. Dans le premier tome, Balzac voit les aspects les moins reluisants de sa carrière étalés dans le journal qui publie sa prose en feuilleton. Pour la deuxième étape, on passe à Henri-Georges Clouzot, réalisateur tyrannique, qui se débat avec un film sur Balzac, dont les rushes affichent sa vie privée avec Suzy Delair et diverses turpitudes. Le dernier volume relate les émotions de la scénariste elle-même, spécialiste de la prose balzacienne, qui croise sans cesse chez les bouquinistes les albums qu'elle n'a pas encore écrits.

On applaudirait des deux mains à ce schéma inventif et cultivé, si tout le projet n'était entraîné vers le fond par le dessin lamentable du deuxième tome, à peine digne d'un amateur. Anatomie, proportions, costumes: tout est raté. Les policiers parisiens des années 40 portent des casquettes américaines, les personnages ne se ressemblent pas d'une case à l'autre alors qu'ils sont décalqués sur photos. C'est la rançon d'une évolution très répandue, car les éditeurs, croyant répondre à la supposée impatience du public, répartissent les épisodes entre plusieurs mains afin de raccourcir les délais de parution. Dommage.

Blanchin & Perrissin
Martha Jane Cannary, la vie aventureuse de celle que l'on nommait Calamity Jane
Futuropolis, 2007-2012, 3 vol., Frs 36.30 l'un

En français, on la connut d'abord au travers d'un épisode de *Lucky Luke* (en 1965) où elle apparaissait comme une personnalité touchante et courageuse, malgré ses jurons et ses crachats de chique, très éloignée des matrones grotesques qui peuplaient alors les westerns en BD. Plus tard, on lut les *Lettres à sa fille* (Tierce, 1979), sur lesquelles plane un fort parfum d'apocryphe mais qui dressent le portrait très émouvant d'une femme refusant les conventions de son époque, déchirée par une séparation d'avec son enfant imposée par les circonstances. Elle est entrée dans la légende, de son vivant déjà, sous l'injuste surnom de Calamity Jane.

En intitulant leur saga de son vrai nom, Martha Jane Cannary (1852?-1903), Blanchin et Perrissin ont tenté de reconstituer ce que fut la vie épique de cette fille de mormons, orpheline qui rompit avec ses frères et sœurs lorsqu'on la promit en mariage à un polygame. Le reste de son existence deviendra une longue fuite en avant, dans l'Ouest sauvage et dans l'alcool.

Des diverses sources, contradictoires, qui dessinent la biographie de Martha, Christian Perrissin a tiré une succession de scènes très détaillées, en mettant soigneusement en place le contexte dans lequel elles se déroulent (conquête de l'Ouest, guerres indiennes, construction du chemin de fer transcontinental, ruée vers l'or, etc.), le résultat est impressionnant: 350 pages au total. Les dessins de Matthieu Blanchin, très enlevés, font revivre la «Reine de la prairie» avec un certain entrain, même si le dernier volume montre un trait de plus en plus approximatif, comme si l'auteur s'impatientait de terminer.

Pour contredire pas mal de clichés, on se souviendra au final que ce sont les États de l'Ouest américain qui les premiers acceptèrent le droit de vote féminin.

Casanave, Ricard & Reiss
Toi au moins, tu es mort avant
Futuropolis, avril 2013, 178 p., Frs 38.70

Adapté du récit autobiographique de Chrònis Mìssios, qui avait connu un immense succès en Grèce au moment de sa sortie en 1985, *Toi au moins, tu es mort avant* se présente comme une longue lettre que rédige un prisonnier politique à un camarade tombé au combat. Il est ici question de la guerre civile grecque, éternelle oubliée de l'histoire européenne, et de la longue répression qui la suivit.

Entré très jeune dans la Résistance contre les forces de l'Axe, arrêté à 16 ans au début de la guerre civile, Mìssios sera condamné à la peine de mort, soumis à de fréquents simulacres d'exécution, avant de passer 21 ans dans les prisons et les bagnes de la monarchie hellénique. Son témoignage, mis en BD avec beaucoup d'efficacité, brouille les souvenirs et la chronologie pour mieux évoquer la durée et l'ampleur des souffrances subies. On y voit, classiquement, à l'œuvre les manœuvres des responsables et des exécutants des camps (souvent des anciens collabos des autorités allemandes ou italiennes), les rapprochements conflictuels entre les prisonniers politiques et les droits communs, la longue séparation d'avec les proches et la vie normale, mais surtout, et c'est plus rare, on y sent une longue rage contre les décisions et les comportements des dirigeants du parti communiste grec, qui, en bons staliniens, imposèrent aux militants de base jusque dans les pénitenciers des consignes dépassées et des mots d'ordre absurdes.

Jaime Martin
Les guerres silencieuses
Dupuis, 2013, 152 p., Frs 36.–

Une bonne impression au départ, une déception à l'arrivée. Le dessin est d'une grande précision et d'une belle économie (il rappelle Guibert); les couleurs chaudes semblent dignes du meilleur technicolor d'autrefois; le beau sujet demeure méconnu: la guerre d'Ifni, qui opposa l'Espagne et le Maroc.

Ifni est un territoire africain qui, comme le Sahara occidental, resta aux mains des Espagnols lors de l'indépendance marocaine (il avait été cédé en 1860 par le sultan, mais c'est seulement sous la République, en 1934, qu'il fut occupé).

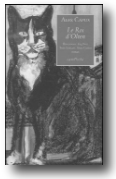
En 1957, l'Armée de libération marocaine attaque Ifni. Cette guerre de 8 mois est minimisée par les autorités franquistes (d'où son surnom de *guerra olvidada*), alors qu'elle fait près de 200 morts et 600 blessés du seul côté espagnol. Une campagne similaire, menée conjointement par les troupes espagnoles et celles de la République française, se déroula plus au sud, au Sahara occidental. Au printemps 1958, un cessez-le-feu fut signé. La colonie fut abandonnée en 1969.

Le père de l'auteur y a effectué, très jeune et encore bien naïf, son service militaire. La BD raconte l'histoire de cet homme et de sa future épouse, en les mêlant aux états d'âme du jeune dessinateur. Cette partie contemporaine est d'une banalité affligeante, vue mille fois. Quant à la partie historique, c'est un peu *Le désert des Tartares*, avec des descriptions bien senties, parfois étirées, de la vie d'une école de recrues dans une dictature, des brutalités et des combines qui l'entourent (y compris les trafics avec l'«ennemi»). Le portrait du père, acariâtre et nostalgique, est assez réussi, et l'ambiance de l'Espagne franquiste, misérable et fermée, également. *(M. Sw.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Ephèse (Turquie)

Mystères des nœuds ferroviaires



Alex Capus
Le Roi d'Olten
Bernard Campiche, mars 2012, 128 p., Frs 12.–

De ce côté-ci de la Sarine il faut bien dire qu'on a tendance à ne pas connaître grand-chose d'Olten. Éventuellement on a entendu parler du «groupe» du même nom, ainsi que de la gare et de son buffet. Les plus cultivés savent que c'est le lieu de naissance de Peter Bichsel et les plus convaincus, que le siège social de la BAS s'y trouve.

Les chaleureuses petites chroniques d'Alex Capus donnent terriblement envie d'aller y voir de plus près. Il paraît qu'au milieu du brouillard on peut croiser au coin d'une rue quelques figures locales comme des vieilles dames houliganes qui tripotent les petits pains, ou le Stripper, ancien voyou rocker à la jambe de bois devenu sage chauffeur de chariot élévateur, amateur de poésie. Avec un peu de chance, on pourrait aussi voir le bout de la queue de Toulouse, le mystérieux chat qui serait le Roi d'Olten. Il est beaucoup question de lui en début du recueil, mais on n'apprendra pas grand-chose sur le brave félidé, à part qu'il sait ouvrir les portes. Ouvrir des portes sur le quotidien, c'est bien ce que fait l'auteur mine de rien.

La description des odeurs de son enfance parle éloquemment d'une petite ville active: biscuits de l'usine Wernli et chocolats Lindt & Sprüngli pour les plus délicieuses, Von Roll, Berna Giroud-Olma ou les Ateliers ferroviaires pour les plus métalliques. La majorité de ces industries ont aujourd'hui disparu et la tertiairisation, ici comme ailleurs, devrait remplacer les emplois perdus, *«mais sérieusement: comment est-ce que ça va finir, si nous nous contentons de nous fournir mutuellement des services?»* se demande l'auteur, pourtant sans nostalgie de l'apprêté des tâches d'antan.

Peut-être qu'en s'y prenant bien on arriverait à en savoir un peu plus sur la relation rivalité/ignorance superbe qui semble souder Olten et Soleure. Mais est-elle très différente de celle qui règne entre Lausanne et Genève? *(J. S.)*

Refaites-la vous-même

La Suisse en croûtes

1291, trois tribus de bergers aux bras noueux s'allient afin d'échapper au fisc autrichien. C'est ainsi que le fromage fut gardé. Six siècles plus tard, soit en 1891, le Conseil fédéral trouvant la Suisse à peine quadra un peu trop jeune, décréta fondateur du pays le pacte de 1291, alors qu'il n'était nullement dans l'intention des bergers de fonder un quelconque État. Ainsi le pays prit six cents ans d'un coup et ses racines plongèrent dans le granit des Alpes.

C'est de la construction de ce mythe et de certains rituels comme la clé de la chambre à lessive qu'il est question dans ce livre.

Coincé entre un prologue et un épilogue comme le beurre dans une tartine de schabziger (1), un *Who's Who* trace le portrait de vingt-cinq personnalités. Celles-ci vont de Rousseau à Jean-Luc Godard en passant par Oin-Oin. À chacune l'auteur consacre un chapitre situant l'époque, la thématique et une biographie dans un style drôle et plaisant, grâce à son sens de la formule et du calembour, aussi bien que celui qui a réussi à mettre witz dans Switzerland. Chaque chapitre se termine par un pastiche, parfois une caricature, dont l'usage immodéré de l'anachronisme permet de bien se tauler. Rousseau y parle de consumérisme, commerce équitable et développement durable. Ella Maillart part avec Anne-Marie découvrir la tribu des Bourbines en Smart.

Ce bouquin peut être lu par un étranger, mais si on réside en Suisse on risque bien d'apprendre un truc sur le gus qui a donné son nom à votre rue. Puis aussi que l'adoré Roger Federer habite dans la même commune que le moins adoré Marcel Ospel, une commune où l'impôt ne saigne pas trop le malheureux.

Sur l'auteur de cette Suisse en croûtes, la liquette nous apprend qu'il est fou de langue, qu'il a étudié les lettres, qu'il chante (pas pour les minettes plume de chouette mais il est baryton plume de faucon), qu'il traduit, qu'il journalise (*content manager* chez Eddy presse du temps d'Edipresse), qu'il a enseigné le français dans la Russie de Poutine, ce qui veut dire qu'il n'a pas fait HEP et comme Poutine a fait KGB, on se demande bien ce qu'a fait Elena.

Mais revenons à notre Belluz, dont le nom à coucher dans la chambre à lessive indique qu'il est fils d'immigré, au moins pour la moitié qui compte. En effet, comme il le souligne dans son prologue, jusqu'en 1992, les enfants des SS (Suisses salopes), qui avaient épousé et enfanté un étranger, rejoignaient la foule des secundos, nés, éduqués en Suisse, ayant passé toute leur vie dans le pays, mais tout juste tolérés car quand même pas suisses.

Au sujet des artistes subventionnés, bel oxymore marcusien, l'auteur écrit (p. 19): *«Mais les gouvernements des cantons et des communes refusaient catégoriquement toute mainmise du gouvernement fédéral sur leur propre culture et subventionnaient chacun la leur, avec des budgets à l'échelle bien plus réduite, dont le plus gros allait à la culture de prestige (opéra, musique classique, théâtres, musées) et dont les miettes étaient distribuées aux petites compagnies de théâtre et de danse selon des critères obscurs par des fonctionnaires aux compétences culturelles limitées, à la fois terrorisés à l'idée de paraître réfractaires à la création et tenus de rendre des comptes au contribuable, qui en voulait pour son argent, ce qui expliquait peut-être un saupoudrage aux lignes générales impressionnistes, qu'on arrivait souvent à faire passer pour une distribution équilibrée et impartiale des fonds, voire pour de l'éclectisme de bon ton, et qui révélait surtout un manque de passion pour les arts du spectacle et un profond respect de l'ennui.»*

Et ô ironie du sort, deux feuilles après le maillot (soit quatre pages après la jaquette), on découvre que cet ouvrage a été publié «avec le soutien des affaires culturelles de l'État de Vaud». Mon exemplaire m'a d'ailleurs été offert par un fonctionnaire zélé de ce service, dont je tairai le nom bien qu'il soit agrémenté d'un fort joli prénom. L'éditeur est un despote valaisan d'origine serbe, l'imprimeur est serbe et l'auteur métèque, on le saura. Comme quoi au Service vaudois des affaires culturelles on n'a pas besoin d'une loi sur les marchés publics pour ventiler l'argent du contribuable au-delà des frontières cantonales, géographiques, historiques et même fédérales. Et tout cela pour faire vivoter un gugus qui se moque de l'administration.

le livre se termine par un *What's What* constitué d'un agréable vocabulaire de base dans lequel se trouve toutefois une grosse connerie. En effet les Burgondes ne sont pas venus s'installer en Romandie au Vᵉ siècle de leur propre chef, ce sont les Romains qui les y ont mis. Et s'ils tapaient sur les Alamans, ce n'était point pour préfigurer les joutes entre supporters de Grasshoper et du FC Sion, c'était simplement le boulot que Rome leur avait confié. Leur civilisation n'était pas raffinée du tout, ils se gominaient les cheveux avec de la graisse rance, ils croquaient de l'ail à longueur de journée et le rotaient au visage du sénateur de Lyon, qu'ils appelaient «mon grand-papa». Ce dernier finit par s'en plaindre à Rome. Chez les Burgondes, les voleurs de chiens, s'ils étaient pris devaient baiser, au sens ancien, publiquement le cul du chien et les voleurs d'éperviers voyaient leur sexe servir de plateau à viande pour nourrir les rapaces. Il ne faut pas essayer de m'avoir sur les Burgondes, j'en ai pris une bonne dose en camp de rééducation.

L'auteur maîtrise le fait historique et fait même preuve d'érudition dans le domaine littéraire, mais lorsque la question politique est approchée, l'infrastructure s'enfonce dans les sables mouvants et la superstructure se démiaule comme un tigre en papier. Pour preuve le chapitre consacré à Jean Ziegler tourne à la caricature alors que ce dernier est parfaitement capable de s'en charger tout seul. Le prix Champignac (sic) est cité pour son attribution à François Nussbaum (médaillé d'argent 2001). Rien n'est donc dit sur cette Institution vaudoise trentenaire (2). Jamais enclins à la rancune, mais souvent imprégnés de la paranoïa du complot, nous conseillerons tout de même à nos lecteurs de lire ce livre après l'avoir volé à Sion ou à Belgrade.

O. M.

Sergio Belluz
CH La Suisse en kit
Xenia 2012, 380 p., Frs 39.–

1) Malheureusement oublié à la section des fromages du chapitre consacré à Betti Bossi.

2) Ni même sur l'Association romande de chessexologie qui, du vivant du maître, remettait chaque année le prix JC à JC. Et pourtant le chapitre consacré à Jacques Chessex vaut le détour.

Des chiffres et des chiffres

Les années sont-elles des nombres comme les autres?

C'EST une excellente question et je me félicite de me l'être posée. Du point de vue de la représentation (géométrique) des nombres, il n'y en a finalement que deux qui comptent, le zéro, point de départ, et le un, dont la distance au zéro donne l'unité. C'est tellement tautologique que cela ne peut être que trop vrai. La numération des années dépend donc du point de référence, mais il y en a plusieurs: la naissance de J.-C. pour les chrétiens, l'arrivée de Bouddha au nirvana pour les bouddhistes du Petit Véhicule (nous sommes en 2556 à Phnom Phen), l'attribution du Goncourt à J. C. pour les Vaudois.

L'unité, soit la durée de l'année, est généralement définie à peu de choses près comme le temps d'une révolution de la Terre autour du Soleil, ou du Soleil autour de la Terre selon les points de vue et les époques. Un autre choix aurait pu être la révolution du Soleil dans la Voie lactée, mais l'industrie des bougies et des gâteaux aurait fort peu goûté que l'on fête les anniversaires tous les deux cent cinquante millions d'années terrestres.

Que se passe-t-il lorsque l'on soustrait des années? Avec les nombres, deux moins trois donne moins un (2 – 3 = –1). Avec les années c'est différent. Si le petit dernier de Johnny de Galilée est né en l'an 2 alors que l'aîné Néné avait 3 ans quand il est né, en quelle année est né Néné?

À 2 – 3 = –1 soit en 1 avant J.-C.? Et bien non! Celui qui est né un an avant JC aura un an en l'an 1 après J.-C., et deux ans en l'an 2. J.-C. lui-même avait 33 ans quand il fut suspendu des joutes sportives juives et nous étions en 34 après J.-C.

La raison est qu'il n'y a pas d'année zéro. Il serait tentant mais faux de croire que c'était pour éviter que Jésus soit surnommé le Nullard de Nazareth par les disciples de Mithra. Il n'en est rien, en fait le zéro fut inventé par les Indiens cinq siècles plus tard. En effet, ces derniers développèrent la numération de position que l'on utilise encore de nos jours. Cette numération s'imposa par sa capacité à représenter les nombres et à en faciliter les calculs. Aussi futé soit-il, aucun lecteur ne parviendra à nous expliquer simplement comment LVII multiplié par XXXVIII donne MMCLXVI.

Si le zéro n'était pas encore inventé à la naissance de J.-C., la ville de Bethléem n'était pas encore fondée. Une hypothèse fort probable est que le père supérieur d'un couvent de bénédictins transforma Nazareth en Bethléem, croyant que le copiste à qui il faisait du gringue glissait dans le texte des messages signifiant «Arrête, espèce de naze!».

L'absence d'année zéro explique notamment le flop commercial des articles «millénium» et la vaste escroquerie du bug de l'an 2000, car le 2ᵉ millénaire ne commençait qu'en 2001.

Revenons donc à Johnny de Galilée qui se mélangea les cordes avec les années, les âges et les anniversaires de ses deux rejetons. Pour se faire pardonner, il décide d'offrir à Néné l'aîné 4'000 sesterces pour la Noël. Et que vas-tu offrir au petit, lui demanda Laeticia de Jéricho? À quoi répondit Johnny: «Au p'tit que 2'000».

O. M.

Pour bien comprendre l'histoire des nombres et leur invention, un livre de poche remarquable et plein d'images:

Denis Guedj
L'empire des nombres
Gallimard, 1996, 176 p., Frs 19.90

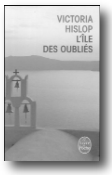
Le fond des poches

Bernard Quiriny
Une collection très particulière
Seuil, coll. Points, mars 2013, 197 p., Frs 9.80

Connaissez-vous Goran, petite ville de Silésie où l'on parle trois langues, toutes trois des versions très subtilement divergentes du polonais? Les polonophones du reste du pays n'ont aucune difficulté à comprendre les Goranais, quel que soit l'idiome qu'ils utilisent, les subtilités en question sont tellement ténues qu'ils ne les remarquent pas. C'est pourquoi ils restent stupéfaits face à ces panneaux trilingues qui annoncent martialement *«Stadion, Stadion, Stadion»* pour indiquer la direction du stade de football ou ces cartes de restaurant qui proposent du *«Ryba, Ryba, Ryba»* (poisson) pané ou à la friture. Pourtant, sans cette précaution certains habitants du cru seraient parfaitement incapables de s'y retrouver: qu'une seule version manque et tous ses locuteurs sont orphelins de sens.

L'histoire de Goran tient sur trois pages parmi une ribambelle d'autres histoires ou inventaires amoureusement réunis dans la bibliothèque de Pierre Gould, érudit dandy qui consacra sa vie à penser/classer une collection bien particulière. Villes au destin étonnant, livres gigognes, livres qui ont sauvé des vies, livres pour lesquels une tenue vestimentaire spécifique est nécessaire ou encore livres les plus ennuyeux de la Terre, les différentes sections proposent d'explorer quelques merveilles de l'imaginaire littéraire.

Professeur de philosophie et de droit dans une université bourguignonne, Bernard Quiriny a publié en 2010 un (d)étonnant roman, *Les Assoiffées*, qui décrivait une hallucinante dictature féministe parvenue à s'imposer en Belgique (pays où il est né par ailleurs). De l'humour, un peu de surréalisme, un brin d'oulipisme et un goût certain pour le fantastique teintent son écriture et réjouissent nos méninges.



Victoria Hislop
L'île des oubliés
Livre de poche, avril 2013, 520 p., Frs 13.80

Spinalonga, petit îlot rocheux au large de la Crète, a été au fil des siècles colonisé par les Vénitiens puis par les Turcs. Il ne revint en mains crétoises qu'au tout début du XXᵉ siècle. En 1903, le gouvernement décida d'en faire une léproserie, la dernière d'Europe. Jusqu'à 400 personnes y vécurent en communauté. Chichement fournis en eau, vivres et soins médicaux de base par le gouvernement, ses habitants y vécurent un exil cruel loin des leurs, mais somme toute moins terrible que leurs précédentes conditions de vie, qui les forçaient à trouver refuge dans des grottes loin de leurs congénères terrorisés par la contagion. Cette situation dura jusqu'en 1957, date à laquelle des traitements efficaces purent enfin être employés pour soigner cette maladie.

C'est le cadre qu'a choisi Victoria Hislop pour écrire un roman racontant cette période au travers du destin d'une famille, plus particulièrement de quatre générations de femmes. Elle y décrit le rejet et la honte des familles dont un membre tombait malade, mais surtout, pour les ostracisés, la douleur de devoir quitter leurs proches sans aucun espoir de retour, ainsi que les difficultés à retrouver un sens à leur vie et à s'intégrer dans une communauté inconnue. Les passages les plus intéressants narrent comment ces exilés de l'intérieur sont parvenus petit à petit à s'organiser pour revendiquer et obtenir des conditions de vie plus dignes et des soins médicaux efficaces.

Malheureusement trop sentimental et manichéen, ce roman ne laissera pas un souvenir impérissable, mais il a le mérite de revenir sur des temps pas si éloignés où les sociétés n'avaient comme seul moyen de protection que le bannissement des malades contagieux. *(J. S.)*

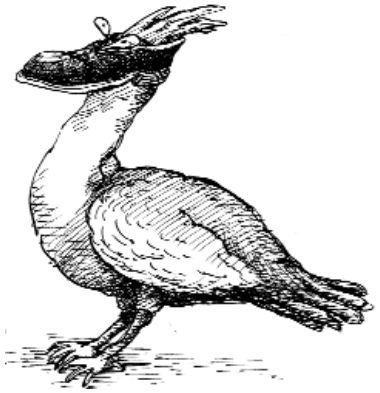
Devoir de souvenirs de vacances

Antony (France), juin 2013

Génie de la langue

Colonisation, les mots et les choses

LORSQUE les Hollandais découvrent, après avoir commencé leur colonisation de l'Afrique australe, d'étranges bêtes, des sortes de vaches maigres et barbues, une espèce animale nouvelle et inconnue, ils font ce que font les hommes depuis Adam (paraît-il): ils nomment le nouveau bestiau. Mais cet animal à bien des égards étrange et admirable qu'est le gnou, ce bovidé magnifiquement acclimaté à son environnement, reçoit de la part des Bataves ce simple qualificatif de *wildebeest*: visiblement, pour les colons paléo-afrikaner, il n'est pas de meilleure idée ni désignation que de nommer le gnou «bête sauvage». Et comme si cela ne suffisait pas, les Anglais, autres colons de l'Afrique australe, ont repris à leur compte ce mot dans leur propre langue: gnou se dit aussi *«wildebeest»* en anglais. Ce fait seul suffit à témoigner de par quel genre d'hommes l'Afrique du Sud, qui devait plus tard inventer l'apartheid, a été fondée…



Mais si *wildebeest* est issu de l'afrikaans, cela n'est pas le seul exemple du génie de la langue chez les Anglais. Ainsi, lorsque les colons britanniques découvrent l'ananas, sans doute à Hawaii –qu'ils nomment d'abord «Îles Sandwich»!– ils ne trouvent rien de mieux que de l'appeler *«pineapple»*, soit pomme de pin: leurs notions de la botanique tropicale semblent tout aussi grossières que celles de la zoologie australe. Preuve en est également qu'ils prennent le pamplemousse pour un fruit du raisin (*«grapefruit»*)– sans doute cela provient-il du peu de culture viticole des Britons: après tout, ce sont eux aussi qui ont pérennisé le vin rosé.

Mais ne soyons pas injuste envers les Anglais. Les autres peuples colonisateurs ont aussi fait profiter leur langue du génie des mots et des choses: ainsi, lorsque les hispanotexans découvrent le grand fleuve qui séparera plus tard les États-Unis du Mexique, ils ont la grande audace et la puissante imagination de le nommer «Rio Grande», grande rivière. Les Portugais, fondant une ville sur une barrière de récifs, la nomment… Recife. Bien que pétris de culture antique, les Italiens, découvrant les tomates, les appellent «pommes d'or» (*pomodoro*) – alors que la tradition grecque situe celles-ci dans le jardin des Hespérides au moins depuis les exploits d'Héraklès, et qu'elles avaient donc été découvertes bien avant l'Amérique. Et même les Français, avec leur «pomme de terre», ne font pas preuve d'une grande rigueur botanique. Cependant, à parler de patates, la palme revient quand même aux Allemands –nation coloniale mineure, certes, mais nation coloniale tout de même– avec leur *Kartoffel*, emprunté à l'italien *tartufolo*, «truffe». Certes, lorsqu'elles sont pleines de terre, il y a une vague ressemblance, mais tout de même, au niveau gastronomique, ce n'est pas pareil: et on imagine la satisfaction amusée des marchands italiens qui auront refourgué des patates aux Allemands au prix de la truffe! Mais les Français feraient mieux de ne pas ricaner, car «truffe», avec «tartoufle» ou «troufle», est aussi l'ancien nom français désignant la pomme de terre… Pourtant les Anglais sont quand même les plus forts, qui, rencontrant des bisons, les prennent pour des buffles (*buffalos*), ou, découvrant des montagnes faites –tiens!– de roc, les nomment «Montagnes Rocheuses» (*Rocky mountains*)…

Il y a de quoi désespérer devant la pauvreté affligeante de ces dénominations. Alors quoi, l'homme, le colon du moins, serait-il à ce point dénué d'imagination et d'inventivité? Heureusement, la verve populaire est là pour y pallier: ainsi, pour rester dans les découvertes du Nouveau Monde, le puma, connu aussi sous le nom de cougar, est l'animal qui porte le plus grand nombre de noms au monde: rien qu'en anglais, il en a plus de quarante. Quant au tabac, rien qu'en français, il a été nommé aussi bien herbe angoulmoisine que pétun, nicotiane, herbe à la Reine, médicée, herbe de Monsieur Le Prieur, herbe sainte, catherinaire, herbe à tous les maux, panacée antarctique ou herbe à ambassadeur. Beaucoup d'herbe, certes, mais cela demeure rassurant: tout le monde n'est pas mou du gnou ou mat de la patate, et le colon n'a pas le dernier mot. *(A. F.)*

Rumination philologique

Enquête sur la nostalgie

«L'Europe préhitlérienne ? Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en est resté ? Il en est resté la langue.»
Hannah Arendt, Entretien avec Günther Gauss

QUAND donc est-on chez soi? Telle est la question posée en sous-titre de l'essai concis, exigeant, que Barbara Cassin, philosophe du langage, consacre à la nostalgie, au nom comme à la chose. Comparant ce livre intelligemment concerté à une partition musicale, nous serions tenté de dire qu'il se compose de quatre mouvements d'inégale durée.

Dans un premier temps, l'auteure se demande d'où provient l'irrépressible impression qu'elle a de rentrer chez elle quand elle retourne dans sa maison en Corse, alors même qu'elle n'est en rien originaire de l'île, et pourquoi, quand elle est éloignée de ce chez soi où elle sera enterrée à côté de son mari, elle languit d'y retourner. Soulignant le double sens en français du mot hôte (l'accueillant, l'accueilli), elle lie ce sentiment d'appartenance à la Corse au fait de s'y sentir *hospité* par les natifs. Elle poursuit en observant que le mot nostalgie fut d'abord forgé pour couvrir d'un terme savant le *heimweh* dont souffraient les soldats suisses au service de Louis XIV, et ne fut appliqué que rétrospectivement à l'*Odyssée*, ce récit d'un si long retour conté par Homère.

Voilà donc Barbara Cassin occupée, dans un deuxième mouvement, à creuser les paradoxes de l'épopée homérique. Ulysse, certes, ne se laisse jamais détourner de son but et nous le voyons préférer retrouver une épouse mortelle et vieillie plutôt que demeurer auprès de l'immarcescible Calypso, mais constatons qu'il prend son temps pour rentrer! De plus, lorsqu'il rejoint son île, il ne la reconnaît pas et fait la dérangeante expérience de l'inquiétante étrangeté du réel: cet environnement si familier n'est pas celui qu'il s'était imaginé. Enfin, il ne dévoile son identité que progressivement et, une fois rétabli dans ses droits et vengé des intrigants, après, en outre, qu'aux époux réunis eut été accordée par les dieux une nuit de retrouvailles prolongées au temps miraculeusement suspendu, l'odyssée de la vie, elle, n'est pas encore achevée puisqu'un nouveau départ s'annonce. Le *heimweh* est contrebalancé par un *fernweh*, la nostalgie du même ne se laisse pas découpler de celle de l'autre, du mouvant ailleurs, le besoin d'enracinement du désir d'errance, l'attrait du proche de l'attirance des lointains.

Le complémentaire à l'*Odyssée* est l'*Énéide*, où Barbara Cassin pointe ce qu'elle appelle *la nostalgie du futur*. Fuyant Troie, Énée part pour l'exil vers une terre promise et un déracinement sans espoir de retour, dans un voyage où il ne s'agit pas de bâtir une deuxième Ilion mais de fonder du neuf. L'indice de cette seconde origine sera l'adoption d'une langue seconde, la langue de l'autre, le latin, langue au destin politique qui deviendra plus tard celle de la citoyenneté romaine étendue à tout l'Empire. *«Résultat de l'exil d'Énée,* écrit l'essayiste, *la double origine de Rome, au moins deux langues, oblige à construire autrement le rapport langue/peuple et complique encore la nostalgie.»*. Cette transition nous mène au mouvement le plus ample de l'étude, le quatrième, dévolu à la problématique telle qu'elle est abordée par Hannah Arendt, dans lequel on verra comment l'exil dénaturalise la langue maternelle.

L'exilé en figure archétypale

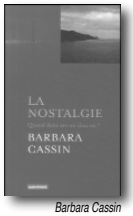
Hannah Arendt, réfugiée du nazisme en France puis exilée aux États-Unis, a thématisé cette relation à la langue, la culture, la patrie de l'enfance, en radicale opposition à la perspective de Heidegger. Là où Heidegger, se percevant séparé du Logos, tient que l'allemand, mieux encore que le grec, serait la langue même par quoi s'exprime l'Être dont le philosophe éprouve la privation, Hannah Arendt, toute nostalgique de sa langue qu'elle se sent, part du dire pour montrer comment on fabrique de l'être en le disant: *«Tout ce pour quoi la langue dispose d'un mot existe pour la pensée. Ce pour quoi la langue ne dispose pas d'un mot échappe à la pensée.* (…) *C'est une erreur de croire qu'une réalité pensée dans le langage est moins réelle qu'une réalité vécue non pensée. En ce qui concerne l'homme il se pourrait bien que ce soit le contraire.»*

Et c'est pourquoi, bien qu'amenée à écrire et enseigner en anglais, elle conservera comme son bien inaliénable sa langue maternelle, l'allemand, langue pour elle de l'invention, de la créativité, de l'immédiateté dans son rapport au monde. Elle verra dans cette condition de paria conscient un prérequis à l'accomplissement intellectuel, un moyen d'échapper aux clichés (1) par lesquels, au commencement et parfois pour toujours, on s'approprie un langage imposé. Rien ne lui était ni ne lui aurait été plus étranger que la propagande ou ses avatars modernes: la *communication*, les *éléments de langage*, le *globish* (global english).

Maintenant vis-à-vis du français puis de l'anglais une distance volontaire, tout en en perfectionnant la pratique, Hannah Arendt a expérimenté que la pluralité des langues recoupe la pluralité des hommes et qu'aucune langue ne se confond avec aucune terre ni aucun peuple. Alors que chez Heidegger l'Être, qui s'énonce spontanément en grec ou en allemand, est peut-être juste un mot moins toxique que le sol, la race ou l'enracinement, chez Arendt c'est la langue, donc la multiplicité des langues, qui produit de l'être, et cette variation illimitée accuse vertigineusement *«l'équivocité chancelante du monde et l'insécurité de l'homme qui l'habite»*. Mais aussi les langues peuvent s'apprendre et les hommes nouent entre eux des rapports basés sur la réciprocité d'êtres différents. C'est même le seul trait partagé assurément par tous, cette propriété que possède chacun d'être un différent. Et l'expérience dynamique de la différence requiert la circulation constante de la pensée et du langage.

«Il faut parler (aimer suffit) au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une», observe Barbara Cassin. La condition d'exilé, qui vous confronte directement à cette réalité, devient alors un homonyme de la condition humaine.

J.-J. M.

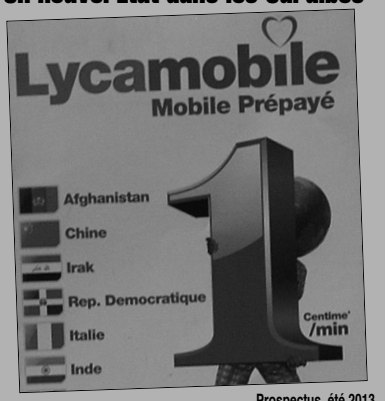


Barbara Cassin
La Nostalgie
Autrement, 2013, 144 p., Frs 24.50

1) C'est en phase avec sa somme sur le totalitarisme qu'elle dépeint Eichmann, tout entier corseté par les clichés de la langue administrative, comme l'incarnation de la *banalité du mal*. On peut estimer discutable une telle approche et juger qu'Eichmann est un exécutant (exécuteur?) rien moins qu'ordinaire; Arendt elle-même semble avoir évolué sur la question, comme le donne à entendre le final du biopic de von Trotta, qui ne fait malheureusement qu'effleurer cet aspect peu cinématographique. À Gershom Sholem qui la vilipende d'avoir, dans son *Eichmann à Jérusalem*, manqué d'amour pour le peuple juif et veut la considérer uniquement comme un membre à part entière de ce peuple, elle rétorque qu'elle ne ressent nulle tentation de manifester qu'elle serait autre que ce qu'elle est, mais elle établit une distinction forte entre l'amour et le politique: *«Vous avez tout à fait raison, je n'ai jamais aimé de toute ma vie quelque peuple ou collectivité que ce soit – ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain, ni la classe ouvrière, ni quoi que ce soit d'autre du même genre. Je n'aime effectivement que mes amis et je suis absolument incapable de tout autre amour.»*

Géographie politique

Un nouvel État dans les Caraïbes



Prospectus, été 2013

Devoir de souvenirs de vacances

Paris (France), métro Denfert-Rochereau, été 2013

Notules incrédules, croyances, errances

Un monde dans une thune

PRENEZ une pièce de cent sous suisses – pendant qu'on sait ce que cent sous veulent dire, et pendant qu'il y en a encore, c'est-à-dire avant l'entrée de l'Helvétie dans la zone euro. Bref, une pièce de cinq francs. Une thune, quoi!

Côté pile, un écusson à croix blanche.

Côté face, la tête encapuchonnée d'un berger aux cheveux bouclés.

La tradition veut que ce berger soit notre héros national: Guillaume Tell. Peu importe après tout, puisqu'on sait depuis longtemps que ce Wilhelm-là n'a jamais existé. Mais ses exploits ont fait le tour du monde. Sommé de transpercer une pomme sur la tête de son fils, il s'exécute avec brio. L'exigence du bailli Gessler n'est pas sans rappeler le sacrifice demandé par Dieu à Abraham: immoler son fils Isaac. Dans les deux cas, le fils s'en tire indemne, grâce à l'habileté de notre Guillaume national d'un côté, grâce à l'intervention divine de l'autre côté. La comparaison pourrait s'arrêter là, si ce n'est qu'en ce qui concerne l'existence d'Abraham, le mécréant peut avoir des doutes, tandis qu'à propos de Tell, sa non-existence est une certitude: il n'y a pas de Tell historique. *Le livre blanc de Sarnen*, qui contient bon nombre des légendes fondatrices de la Suisse, est postérieur aux événements qu'il est censé relater au même titre que, par exemple, le *Nouveau Testament*, et les historiens ont mis en évidence le caractère mythique de notre héros national.

Il n'en reste pas moins que certains voudraient y croire encore. Ce qui nous amène une fois de plus au principal mécanisme de toute croyance sur cette Terre: fondamentalement, nous aimons croire ce que nous aimerions croire.

Mais voyons encore la tranche de notre thune. Sur elle court une devise en latin: DOMINUS PROVIDEBIT, soit «le Seigneur pourvoira», et une ribambelle de treize étoiles. Autant d'étoiles que sur l'écusson valaisan, et une de plus que sur le drapeau européen. Voilà qui explique peut-être que les Suisses en général, et les Valaisans en particulier, ont la réputation de toujours en vouloir davantage que les autres.

Ce qui nous ramène à la thune. Les vrais fondateurs de la Suisse ne sont pas les mythiques héros du *Livre blanc*, mais les Pictet et autres Julius Bär. Sans minimiser l'apport de nombreux immigrés (Nestlé pour l'agro-alimentaire, les frères Sarrasin pour la chimie bâloise, etc.), ou l'horlogerie, elle aussi importée, on sait que la Suisse doit notamment sa richesse aux banquiers. Grâce au fait que longtemps, l'évasion fiscale n'ait pas été considérée comme un délit, ce pays qui ne représente qu'un millième de la population mondiale gère le dixième de ses richesses. Nous sommes une nation de receleurs.

Quelle ironie! Au dix-neuvième siècle, quand les petits Tessinois allaient ramoner les cheminées de Milan, le tsar de toutes les Russies nous envoyait de l'argent, à titre de ce qu'on n'appelait pas encore l'aide au tiers-monde! Nous étions les pauvres de l'Europe…

Et n'oublions pas que Guillaume Tell était un assassin: sa deuxième flèche n'a pas raté le bailli. Or comme le disait tautologiquement Castellion (1) au seizième siècle, quelle que soit la cause à défendre, tuer un homme, c'est tuer un homme.

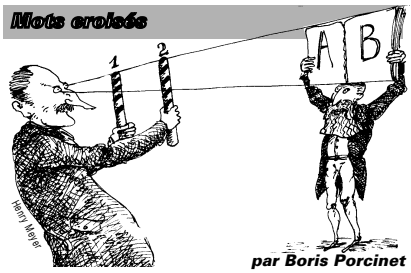
Au moins, Robin des bois, le mythique héros des Anglais, avait l'excuse de voler les riches pour redistribuer l'argent aux pauvres. En Suisse, on fait le contraire: la classe moyenne supporte presque l'entier de la charge fiscale. Et voilà pourquoi nous sommes devenus un pays riche.

Le reste est superstition.

F. C.

1) Sébastien Castellion, *Contre le libelle de Calvin*, traduit du latin par Étienne Barilier, Genève, Zoé, 1998

Mots croisés



par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1													
2									■				
3					■					■			
4											■		
5									■				
6		■						■					
7					■		■						
8													

De gauche à droite

1. Spécialiste du gaz à effet de mort.
2. Sans queue-de-cheval ni tête – Un homme à la mer ou qui va à sel.
3. Un bien endormi – Une bien réveillée – Face au vent.
4. Effet de rayons – A rapport aux rayons.
5. Acquis à la cause de l'injustice – Vit obsédé.
6. Permet de prendre la tangente – Maître chanteur.
7. Passé à côté – Progéniture bruyante.
8. Spécialistes du gaz à effet de sert.

De haut en bas

1. Porte-manteau professionnel.
2. Sursaut – C'est la révolution.
3. Un spécialiste à éviter en temps de guerre.
4. Personnage du nouveau testament.
5. En avant, toutes – Assez courant dans les boîtes, le dimanche.
6. Date de la prochaine rencontre amicale.
7. Envoies en chambre.
8. Jean bien connu – À moitié ou dans l'air.
9. Annonce de supplément – Ce vol permet de le remplir.
10. En rêve ou dans l'air – Toile à gratter.
11. En terre ou dans l'air – Le 1 horizontal la préfère russe.
12. Pour ce qui est d'une bonne résolution concernant le 1 horizontal, c'est un casse-tête chinois.
13. Ils ont des soupçons, et pas qu'un soupçon.

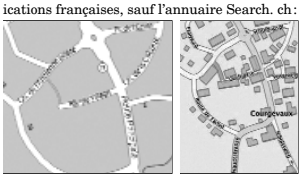
Jeux de mots sur la frontière des langues (2)

Les cartes de Courgevaux

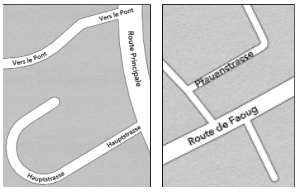
LA lente germanisation de Courgevaux, commune encore officiellement francophone du District du Lac du canton de Fribourg, donne lieu à des variations toponymiques intéressantes. Sur la carte communale, les noms allemands ont été ajoutés récemment, mais pas partout; probablement plus par manque de place que par respect de la langue d'origine:

Cependant la plupart des cartes en ligne utilisent encore les ind

ications françaises, sauf l'annuaire Search. ch:



L'appli *Plans* d'Apple présente, elle, de curieux dédoublements:



Mais il y a au moins un cas où ses hésitations débouchent sur une solution originale: le nom d'un chemin varie selon qu'on se dirige vers la Suisse romande ou vers la Suisse alémanique.

Ce système d'inscription serait promu à un brillant avenir sur la frontière des langues… si cette dernière n'était pas condamnée à disparaître rapidement. La présence d'une école anglaise à deux pas de l'administration communale de Courgevaux n'est pas fortuite et anticipe la fusion linguistique des Welsches et des Tôtôs.

D'ailleurs Lidl et Aldi sur le territoire même de Courgevaux et Coop et Migros à Morat préparent déjà les consommateurs à cette reconversion nationale avec des emballages et des panneaux rédigés en globish.

Sch. (À suivre)

Devoir de souvenirs de vacances

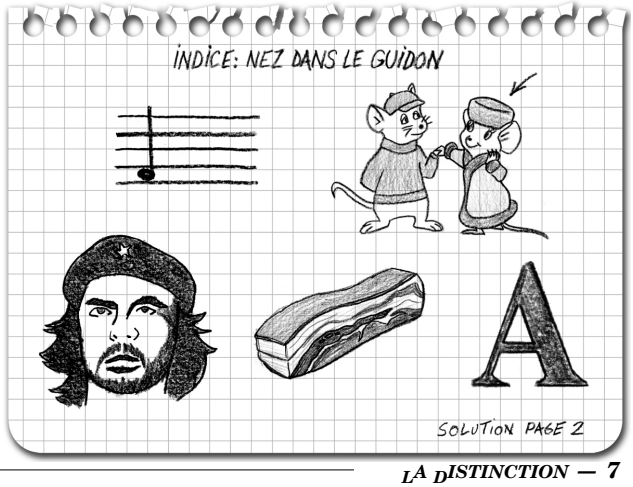
Arles (France), août 2013

Chaque semaine ou presque, toute l'actualité mondiale et lémanique sur distinction.ch

Devoir de souvenirs de vacances

Canal du Nivernais (France), 2013

Rébus de la société



Une bien petite cuillère pour manger avec le diable

AVANT même sa sortie, dès sa projection au festival de Locarno, le film de Jean-Stéphane Bron consacré à Christoph Blocher a fait l'objet de prises de position tranchées. La confusion ayant été portée à son comble par le mélange, volontaire ou non, de vrais et de faux problèmes, il convient de séparer nettement les trois questions que suscite ce long-métrage documentaire. Doit-on regretter que l'argent public ait permis de financer une œuvre consacrée à un politicien contesté par une partie de l'opinion publique? Ne vaudrait-il pas mieux éviter de présenter sur grand écran le *lider maximo* de l'UDC et d'accroître ainsi sa notoriété et son emprise dans les têtes? *L'expérience Blocher* est-il un bon film? À ces trois interrogations, il faut répondre par la négative.

Détournement de fonds?

Le financement du film par la Confédération a fait l'objet d'une polémique tellement idiote qu'on pourrait soupçonner Marco Solari de l'avoir soufflée aux politiciens pour faire parler du festival de Locarno. Les subventions fédérales sont attribuées à de nombreux films, selon des procédures formalisées de longue date. Elles ont aidé le meilleur comme le moins bon du cinéma suisse. S'il fallait réserver ce financement à des productions sans contenu potentiellement conflictuel, on se retrouverait bien vite avec une production cinématographique à vocation touristique, digne des meilleures satrapies d'Asie centrale.

Qu'il se soit trouvé des élus de gauche pour se lancer dans cet incertain combat ajoute du piquant, quand on sait, comme la presse l'a rappelé, combien de fois la droite a usé des ciseaux budgétaires lorsque des productions culturelles lui déplaisaient.

D'un point de vue bêtement économique, cette proposition est encore plus navrante, puisque le cinéaste incriminé est un des rares à parvenir à vendre ses productions à l'étranger.

Propagande involontaire?

Plus frileux encore, le deuxième reproche consiste à postuler que ce film va contribuer à la montée du blochérisme. Cette accusation traîne souvent dans la conversation des auditeurs matinaux ou vespéraux de la Radio romande, lassés d'entendre un enseignant valaisan à queue-de-cheval ressasser sur les ondes ses slogans simplistes plusieurs fois par semaine à l'heure des repas. Les journalistes se défendent habituellement en se basant sur des statistiques de temps de parole, qui les exonèrent un peu vite des grossières oppositions binaires qu'ils ont pris l'habitude de mettre en scène et qui dégradent progressivement le niveau du débat politique. Ce désir de silence autour de l'UDC est celui des petits cochons qui ferment leurs portes devant le loup. Rappelons que le dédain ou l'hostilité des médias n'ont jamais empêché la croissance de mouvements répondant à une demande sociale, comme tous les anciens gauchistes peuvent en témoigner.

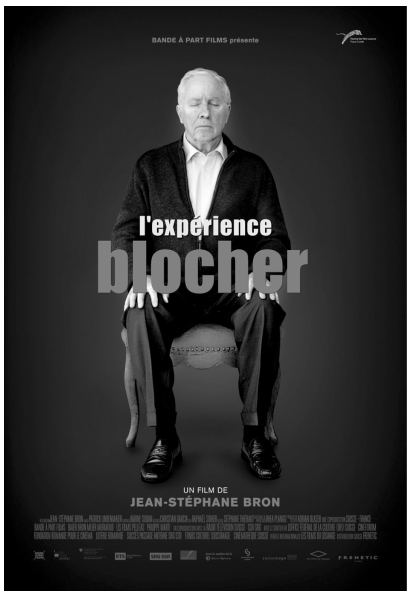
Jean-Stéphane Bron affirme dès ses premières images que son intention est de faire le portrait d'un homme dont il ne partage *«ni les idées, ni les méthodes, ni les convictions»*: si l'endoctrinement subliminal se cache là, il ne reste plus qu'à filmer la reproduction des marmottes.

L'UDC a bénéficié de la plus forte croissance électorale que la Suisse ait connue depuis l'introduction du système proportionnel. Aucun parti n'a montré une évolution aussi marquée. Avec la grève générale de 1918, l'intégration du mouvement ouvrier dans le système politico-économique, la marée verdâtre udéciste représente un des principaux phénomènes de l'histoire politique de ce pays. Au fond, on devrait plutôt s'étonner qu'aucun long-métrage n'ait encore abordé ce sujet.

Les limites de l'empathique

Si sa production est parfaitement légitime, *L'expérience Blocher* se révèle en revanche décevant. Le film est raté parce qu'il part du mauvais pied: *«essayer d'approcher la vérité d'un homme»*. Nous ne voyons que Christoph Blocher (et son épouse) au cours du film. Cette monade conjugale semble exister par elle-même et pour elle-même, dans le grand vide sidéral. Presque aucun domestique n'apparaît, alors qu'ils ne doivent pas manquer dans les propriétés du gentleman-entrepreneur; aucun collaborateur n'est mentionné, mis à part un certain Ivo que Blocher apostrophe régulièrement au téléphone. Alors que nous suivons les étapes de la campagne électorale en automne 2011, Zottel Blocher, bouc solitaire et guide du peuple des moutons blancs, ne siège dans aucune réunion, ne rencontre aucune organisation, n'assiste à aucune séance d'état-major de son parti, ni ne participe à aucun moment collectif autre que ceux où le tribun monte à la tribune, seul face à la foule (1).

De longue date, l'idée qu'un mouvement politique se résume à la psychologie profonde de son leader a démontré son inanité. Dans ce cas précis, cet angle est particulièrement malvenu, car l'UDC est en fait le premier parti suisse à s'éloigner de l'amateurisme milicien. *«L'absence en Suisse du modèle dit du parti "bureaucratique de masse", qui caractérise la plupart des démocraties occidentales du XXe siècle, fait que les grands partis ont relativement peu de ressources en personnel à plein-temps et en aides financières, et que le financement public est quasi inexistant.* (…) *De son côté, la «nouvelle» UDC a su tirer parti de ce que les économistes appellent un "différentiel concurrentiel". Le parti professionnalise assez largement son travail politique, en s'appuyant sur des comités d'experts pour conseiller les permanents et les cadres du parti sur les politiques publiques, mais également sur des services spécialisés dans le marketing politique. Durant les années 90, parmi les quatre grands partis, l'UDC devient celui qui investit le plus en campagnes de communication.»* (2) Avec ses affiches tapageuses et ses coups de gueule programmés, le parti blochérien fait vraiment de la politique, quand tous les autres négocient des compromis. En peu d'années, il est parvenu à imposer ses thèmes de prédilection au niveau national et à échapper au cadre cantonal, qui condamne le reste de la droite et souvent le PSS à l'enfermement local.



Un spectre hante la Suisse: on le voit ici lors d'une séance de maquillage.

S'agit-il d'une simple concession au *people* universel, qui fait qu'aucun thème ne peut être abordé de nos jours autrement qu'au travers d'un individu qui l'incarne? Ce penchant impose des jugements émotionnels sur l'«être» en lieu et place du recul critique que devrait susciter la confrontation des arguments.

On touche ici aux limites de l'approche empathique (3). Dans *Le génie helvétique* (2003), merveille de pédagogie, Bron dressait le portrait de cinq politiciens de second rang, qui représentaient une bonne part du spectre politique. Même si l'ego de Jacques Neyrinck obscurcissait parfois l'écran, cette diversité ramenait au vrai sujet: le fonctionnement du système démocratique suisse. Avec *Cleveland contre Wall Street* (2010), on assistait directement à la confrontation de groupes sociaux au travers des individualités présentées. *L'expérience Blocher* enferme le réalisateur et les spectateurs dans un huis clos d'une proximité qui mène jusque dans la chambre à coucher du couple. La banalité de cette vie quotidienne, dont on se demande qui de Blocher ou du réalisateur l'a voulue, fait que seuls les préjugés permettent de se positionner. Les images d'actualités ou la voix off de Bron sont des contrepoints bien légers face à la parole de Blocher, qui retourne à son avantage toute interpellation. Chacun ressort de la projection conforté dans son image préalable du modèle de la droite ultra-conservatrice européenne. Au lendemain de la première, les polémiques se sont éteintes, les critiques de cinéma comme les journalistes politiques ont manifesté un désappointement certain. *Le Temps* est allé jusqu'à réduire assez justement le film à un *«road-movie psychanalytique»*.

Les illusions de l'emphatique

Comme s'il se rendait compte du problème, le réalisateur cherche à opposer des images au verbe blochérien. Il déploie tout son talent à enterrer symboliquement son personnage, réalisant l'équivalent cinématographique d'un tombeau littéraire. Le film est enrobé d'une lourde emphase: musique sépulcrale, profusion de crépuscules et de matins blêmes, solitude de tous les instants, plans d'hélicoptère qui font planer l'ombre d'un dieu vengeur sur ce fils de pasteur. C'est *«un homme seul dans un endroit qui ressemble à un bunker ou à un mausolée»* (4). Par moments, dans son château de Rhäzüns, on dirait Dracula au cœur des Carpathes.

Au sein de cette ambiance vaguement wagnérienne, il n'y a évidemment plus de place pour l'humour. On aurait pu pourtant imaginer des passages marrants sur les goûts atroces de ce nouveau riche, sur sa tendance patente à l'exhibitionnisme, sur *«les Suisse votent UDC»*, slogan tautologiquement totalitaire, sur la saga familiale des descendants d'un immigré wurtembergeois, avec les grands-oncles socialistes et la commune abstinence militante des diverses branches de la famille.

Parfois le réalisateur procède par glissements successifs et fait de Blocher une réduction de l'UDC, qui serait elle-même une maquette de la Suisse: *«Ce n'est pas un film sur le système Blocher, mais sur mon expérience avec Blocher. Il s'agit d'investiguer la part d'ombre: de l'homme et du pays.»* (5)

À la manière de Charles Maurras, Blocher est mû par la peur panique du changement, de la disparition de ce qui fut. Toute sa vision du monde est arc-boutée sur l'idée du maintien, mais du maintien de quoi? Ici auraient commencé les vraies questions. Conservateur certes, on l'est tous un peu ou beaucoup, mais conservateur de quoi? Professons-nous la défense des intérêts légitimes de chacun ou l'égoïsme des individus et des régions les plus riches? Visons-nous au maintien des valeurs ou à la perpétuation des hiérarchies et des privilèges traditionnels? En un mot comme en cent, a-t-on entendu parler des droits de l'homme ou est-on, comme Blocher, partisan de la responsabilité collective des familles de délinquants étrangers?

Le flou qui baigne *L'expérience Blocher* ne permet pas de percevoir la réalité. Voici ce que retire du film un critique de cinéma français, pas trop informé, dans un hebdomadaire bien moralisateur issu de la gauche catho: *«un documentaire sur l'homme politique le plus phénoménal de Suisse, Christophe Blocher. Beaucoup le voient comme un extrémiste de droite, en guerre contre les étrangers. Stéphane Bron* [sic] *le filme, lui, comme un capitaine d'industrie solitaire, aussi avide de pouvoir que sympathique. On peut projeter ce qu'on veut sur cet homme-là, c'est sa force.»* (6)

Raté, on vous dit.

J.-F. B.

Jean-Stéphane Bron
L'expérience Blocher
Suisse, 2013, 100 min.

1) On trouve également cette vision de Blocher en Lucky Luke alémanique chez certains auteurs: *«Avec sa lourde serviette noire en permanence bourrée de documents, avec son complet-veston fatigué par les déplacements et les séances de travail, avec cet œil pétillant derrière les lunettes et le sourire narquois aux lèvres, Blocher offre depuis des années l'image de l'agitateur politique en permanence sur la brèche. Comme naguère certains gauchistes d'inspiration maoïste soucieux de défendre la cause du peuple ou encore de servir le peuple.* (…) *C'est un homme de mouvement dont le populisme est typiquement post-soixante-huitard en ce que, à l'opposée des partis classiques, il s'appuie sur une thématique venue de la société civile, mais de l'autre bord: xénophobie, criminalités, réfugiés…»* (Gérard Delaloye, *Aux sources de l'esprit suisse*, L'Aire, 2004, p. 187-188)
2) Damir Skenderovic et Oscar Mazzoleni, «Contester et utiliser les règles du jeu institutionnel», in Oscar Mazzoleni, Philippe Gottraux et Cécile Péchu (dir.), *L'Union démocratique du centre: un parti, son action, ses soutiens*, Antipodes, 2007, p. 90
3) Cette difficulté à trouver la bonne distance par rapport aux témoins concerne également les chercheurs en sciences sociales: *«Pour nous défaire de notre positionnement normatif sur l'UDC, nous avons pu être conduits à développer par moments un surplus d'empathie au risque de perdre en distance objectivante, ou de manifester un brin de complaisance envers les enquêtés.»* (Philippe Gottraux et Michael Girod, «Appréhender un parti et des engagements controversés», in Oscar Mazzoleni, Philippe Gottraux et Cécile Péchu (dir.), *L'Union démocratique du centre: un parti, son action, ses soutiens*, Antipodes, 2007, p. 65)
4) Jean-Stéphane Bron, in *Le Courrier*, 14 août 2013
5) Jean-Stéphane Bron, in *24 Heures*, 14 août 2013
6) Frédéric Strauss, «Bain de langues au bord du lac», in *Télérama*, 21 août 2013

À nos braves et fidèles lecteurs

L'actualité cinématographique nous oblige à reporter à un numéro ultérieur la suite de notre feuilleton interminable, *Le calme plat*. Nous espérons que l'auteur et ses derniers lecteurs sauront nous le pardonner. *(Le Secrétariat général de rédaction)*

Devoir de souvenirs de vacances

Migros de Montana (Valais), juillet 2013